PT
8862
.T3
1900

Tailhade

L'ennemi du peuple

U d'/of OTTAWA
39003003278701

LAURENT TAILHADE

ENNEMI DU PEUPLE

PAR

HENRICK IBSEN

nférence donnée au Théâtre de l'Œuvre
le Samedi 18 Février 1899

BALLADE SOLNESS

PARIS
ÉTÉ LIBRE D'ÉDITION DES GENS DE LETTRES
30, Rue Laffitte, 30

1900

Univ
Bir

Univ rs
itas
BIBLIO
LIOTHECA
Ottaviensis
ttaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lennemidupeuple00tail

L'Ennemi du Peuple

LAURENT TAILHADE

L'ENNEMI DU PEUPLE

PAR

HENRICK IBSEN

Conférence donnée au Théâtre de l'Œuvre
le Samedi 18 Février 1899

BALLADE SOLNESS

PARIS
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉDITION DES GENS DE LETTRES
30, Rue Laffitte, 30

1900

PT
8862
.T3
1900

L'ENNEMI DU PEUPLE

Il y a six ans, au mois de novembre 1892, l'*Ennemi du Peuple* nous assemblait dans un théâtre de faubourg. Pour la première fois, j'avais l'honneur de vous parler du dramaturge scandinave, importé récemment à Paris par M. Edouard Rod et le comte Prozor. Depuis ce temps, l'œuvre d'Ibsen est devenue populaire. De plus autorisés que moi l'ont élucidée en de compactes gloses et d'inattaquables entretiens. Il serait donc inutile de présenter de rechef au public français l'auteur de *Rosmersholm*, des *Revenants* et de tant d'autres merveilles. Nonobstant les mauvais vouloirs, l'ignorance de la critique et la profonde inintelligence des spectateurs ; nonobstant les patriarches et les pachydermes de la stupidité, Ibsen a noblement fait son chemin et gagné, parmi nous, ses lettres de naturalisation. Son art, d'une saveur si étrange et quidditive, a conquis même les imbéciles, canéphores inévitables du succès, qui portent devant chaque triomphateur, dans

une corbeille à la dernière mode, les chardons poussiéreux de leur enthousiasme.

Pendant quelques mois, Ibsen a été *swagger*, ou, pour mieux dire, *smart*, si j'ose employer ces vocables importés d'Angleterre pour les garçons coiffeurs épris d'élégances auvergnates et de M. Barrès. En dépit de la résistance des cuistres et de la sympathie des badauds, Ibsen est entré pour nous dans le Panthéon où fraternisent les génies. Ses personnages assument la vie indéfectible, l'éternité des figures légendaires. Ce sont des archétypes.

Oswald Alwing, Jean-Gabriel Borkmann, Solness le constructeur existent comme Oreste ou Richard III, comme Tartufe ou don Guttière de Solis. Comme Eschyle, Shakespeare, Molière ou Calderon, Ibsen a créé des êtres vivants qui figurent l'humanité générale le temps et l'âme de leur auteur.

Il a frappé des mythes à son effigie.

Le docteur Stockmann porte en soi les plus hautes qualités de ces images idéales. Il est à la fois représentatif du théâtre ibsénien et des modernes civilisations. Le spectacle de sa ruine fait paraître des leçons toujours actuelles. Car ce bourgeois méconnu et raillé de ses pairs, ce héros de petite ville, grand homme d'un district norwégien, montre aux yeux

un exemple dont le cruel à propos ne se dément jamais.

A savoir la passion du Juste, les tortures de l'honnête homme lâchement sacrifié aux intérêts les plus abjects : la révolte sainte d'une âme candide et fière à qui son malheur découvre toute l'ignominie du pacte social.

Un bref rappel des scènes capitales suffira, je pense, à remettre dans toutes les mémoires cette admirable tragédie.

Un médecin probe et clairvoyant, directeur d'une station balnéaire dans un pays perdu, à l'extrême nord de la Scandinavie, s'aperçoit, un jour, que les thermes confiés à sa garde pèchent contre l'hygiène et la salubrité. Jaloux de mériter le choix de ses concitoyens, il signale au peuple comme aux autorités le danger qui menace indigènes et baigneurs, offrant de présider à la construction de nouvelles piscines et de remplacer le cloaque par des eaux salutaires. Tous, d'abord, accueillent son idée, les classes laborieuses et les milieux aristocratiques de la ville. Des intérieurs pleins de charme et de grâce patriarcale servent de cadre à ces premiers tableaux. Nulle morgue chez ces bourgeois scandinaves que la médiocrité des fortunes et la diffusion de la culture intellectuelle met sur un pied d'égalité cordiale tout à fait inconnue dans les races latines. Le préfet n'est

pas un proconsul. Médecin, imprimeur, journalistes fraternisent débonnairement : des institutrices en waterproofs et en galoches représentent l'élite intellectuelle, jouent des sonates et causent métaphysique, tout en faisant cuire leur dîner.

En demandant la reconstruction des thermes, le docteur Stockmann menace de léser dans leurs revenus des propriétaires influents. Aussi un revirement ne tarde pas à s'opérer contre lui ; toutes les forces donnent contre l'homme intègre qui ne ménageant pas les dividendes, frappe sur les capitalistes. Pas une voix ne s'élève pour défendre celui qu'ils acclamaient naguère. L'ironie d'Ibsen se donne carrière à stigmatiser les lâches qui préparent la débâcle de Stockmann. Le préfet d'abord, « homme aux préjugés immuables », exemplaire superbe de la race, le préfet, Peter Stockmann, est frère du docteur, circonstance qui corrobore son infamie d'un soupçon de fratricide. Mais la famille bourgeoise n'est-elle pas le réceptacle et l'égoût collecteur de toutes les ignominies, depuis l'asservissement de la femme et l'abrutissement des enfants, jusqu'aux batailles d'héritiers sur les cadavres encore chauds ?

La corporation des journalistes prend figure dans la personne d'Howstadt, un plat coquin dont les apophtegmes délecteraient les plus éhontés soute-

neurs de la presse immonde. « La majorité, affirme-t-il, a toujours raison », axiome qui pourrait servir d'exergue aux plus belles pages de M. François Coppée. Comme Tigellin, parangon de tous les valets, académiciens ou autres, Howstadt « redoute le visage formidable et la liberté d'un innocent ». Il accable d'opprobres les meilleurs. « *Il insulte le juste abreuvé d'amertume* », se retirant d'ailleurs sitôt qu'on lui fait face, comme les pieds-plats ont accoutumé. Howstadt formule aussi, en langage cafard, les dogmes qui régissent la plupart des journaux contemporains. « Quel est le devoir le plus important d'un rédacteur? s'exclame-t-il avec une emphase de pleutre : N'est-ce pas d'emboîter le pas à ses lecteurs, de suivre l'opinion publique? » Nos gazettes, il faut l'avouer, ont grandement perfectionné la chose. Elles commencent par former l'opinion publique sur les plus honteux modèles, afin d'en tirer toute l'utilité que peut fournir un populaire dressé à tous les crimes, depuis l'obscurantisme jusqu'à l'assassinat.

Autour de Stockmann gravitent encore Asklaksen, imprimeur, président de la Société des propriétaires, libérâtre et juste milieu, qui défère à la royauté des gros bonnets, ne veut, ne peut, n'ose imprimer le mémoire justificateur de Stockmann et

qui, avec sa pusillanimité, sa jalousie sournoise, son manque de cœur, d'orgueil et de parole, incarne d'une sorte vengeresse l'abjection imperméable des boutiquiers, l'inhumanité des riches, l'âme fétide et carnassière des honnêtes gens.

Puis ce sont d'autres lâches encore, ceux qui ne comprennent pas, qui portent l'éternelle complicité de leur bêtise — « *sancta simplicitas* » — à toutes les conspirations, à toutes les Ligues que les *Soutiens de la Société* organisent avec empressement dès qu'il y a une infamie à commettre, une abomination à perpétrer. La plèbe carnivore est toujours pour le tyran — civil ou militaire —, dont elle escompte les largesses. Elle aime, au surplus, d'un amour désintéressé les spectacles gratuits que lui donnent ses maîtres : cavalcades guerrières, processions et guillottine. Elle se prostitue de grande œur aux parades soldatesques, heureuse de sentir les chevaux des armées lui piétiner le ventre. A défaut de conquérant, elle se délecte des assassins et vient applaudir Lacenaire quand elle n'a plus Napoléon.

« Pour qui faut-il prendre parti dans cette af-
« faire ? demande un ouvrier à l'un des émissaires
« du préfet. — Regardez seulement Asklaksen, pour
« faire à son exemple », répond celui-ci. Et la cohue vilipende Stockmann coupable de vouloir améliorer son sort. « Il vaudrait mieux envoyer à

« ces gens-là des vétérinaires en place de méde-
« cin », constate l'homme exaspéré. Mais les clameurs de la foule bâillonnent son discours.

Tant d'affronts néanmoins et d'injustes douleurs ne seront pas perdus. L'énergie virile se retrempe dans ces extrémités où la victime n'a de refuge qu'en soi-même. Du haut de son calvaire, Stockmann découvre cette redoutable vérité que l'homme supérieur est absolument seul, au milieu de toutes les forces conjurées contre lui ; que le génie, la beauté, la vertu sont des faits antisociaux au premier chef, le pacte social n'étant autre chose que l'association des eunuques pour réfréner les étalons. Quel que soit le nom dont on le nomme : penseur, prophète, savant, l'aristocrate est un exilé. Entre les foules et lui, se dresse, infranchissable, la fermule initiatique éloignant tout profane, un *noli me tangere* qui ne laisse apercevoir au commun les grands hommes que comme une sorte de fous malfaisants. La multitude qui, disait Chamfort, « ne peut s'élever qu'aux idées basses », ne saurait davantage accéder à la logique des êtres nés pour comprendre, pour vouloir et pour commander. Nul ne marche devant elle sans être accusé de la conduire au désert, aux abîmes, à la banqueroute intellectuelle et physique. Le prophète est un scandale public. Il faut, pour que le monde absolve sa gloire,

qu'il se dégrade volontairement à ses yeux, qu'il se nourrisse de déjections ou se traîne dans la boue, pour faire admettre les sublimes vérités dont il est précurseur. Il faut qu'il mange le pain enduit de bouse d'Ezéchiel ou qu'il promène sur sa magnifique sagesse les ordures de Gargantua. Stockmann n'est pas si ingénieux, si prudent. Convaincu de posséder la vérité, il la montre toute nue, sans feinte ni ménagement, ne se croyant pas le droit, comme disait Juvénal, de préférer l'existence à la pudeur et de perdre, pour vivre, la raison de sa vie. Par cette obstination héroïque, il se conforme sans le savoir aux plus fiers enseignements du stoïcisme. Il rejoint Marc-Aurèle, Epictète et Zénon, il pratique, dans son étroite sphère, cette *philosophie d'Hercule*, appui du juriste et du citoyen qui met la loi au-dessus des dieux. Par sa fidélité aux devoirs, aux enseignements d'une conscience lumineuse et pure, il se sépare de la lâcheté ambiante.

Mais il devient, en même temps, l' « *Ennemi du Peuple* », une sorte de Prométhée moderne, crucifié, comme l'ancêtre mythique, « *pour avoir eu compassion des Ephémères* ».

Car Prométhée revit dans les philosophes, les inventeurs, les révoltés de tous les âges. Il incarne l'Idée comme Héracklès, son divin frère, incarne l'Action. A eux deux, ils représentent le Héros,

l'Aristocrate, le Chef né des hordes humaines, l'Ennemi du Peuple et son unique Rédempteur. Inventoriez l'histoire et compulsez la légende, sans distinction d'époque, de religion ou de climat ; vous verrez apparaître cet antagonisme entre le Surhumain — comme dit Emerson — et le Mob déchaîné. La canaille dirigeante et la populace du ruisseau n'ont qu'une âme, un cœur et un vouloir, quand il s'agit d'affamer, de bafouer et de réduire en cendres quiconque porte le front au-dessus d'elle.

De cette congénitale répulsion les motifs sont logiques et nombreux. L'homme supérieur est hostile à chacun pour plus d'une raison. Il est anarchiste par essence, puisqu'il dénigre les codes établis au nom d'un principe transcendant, puisqu'il n'admet ni le mensonge, ni l'obéissance irraisonnée.

Tantôt, il invente les arts comme Prométhée, et, par cela seul, indispose le vieillard Démos qui n'a de bienveillance que pour les sycophantes et les parasites, pour ceux qui le flagornent dans ses appétits abjects ou dans son incurie. Le Bienfaiteur pose sur le chef de l'homme à peine dégrossi un papillon symbolique. Il éveille la Pysché latente et la dégage du bourbier originel. Voilà des gestes que la foule ne pardonne pas. Il contraint les hommes de regarder en haut. Donc le peuple le croit méchant : car il le sort de la bêtise et de l'ordure coutumières.

Tantôt, comme Socrate, il éveille la conscience humaine. Il révèle à l'homme un *Impératif* en dehors du Moi, la négation du bon plaisir au profit de l'Equité, de la Raison et du Devoir.

Tantôt, comme Thraséas ou Caton, il enseigne à mépriser la force victorieuse et à dire *non* devant la tyrannie : tantôt il renverse, comme Empédocle ou Galilée, les erreurs scientifiques.

Tantôt comme Savonarole, Giordano Bruno ou Vanini, comme les Albigeois ou les Protestants, il révèle à tous la liberté de conscience et la liberté politique, brise les fers des opprimés.

Tantôt comme Hypathie, il découvre la Beauté refusant de se soumettre à la prostitution divine ou à la convoitise des mâles, sans confesseur ni amant, ce qui passe pour une abomination inégalable au jugement des honnêtes dames de tous les siècles et de tous les pays.

Tantôt, comme les révolutionnaires, comme les justiciers — nos martyrs — depuis Harmodios jusqu'à Charlotte, depuis Brutus jusqu'à Louvel, depuis Epicharis jusqu'à Sophie Perowskaia, depuis Chéréas jusqu'au sublime Angiolilo vengeant ses frères de Montjuich et Cuba torturée, il affirme le droit des opprimés à l'insurrection sainte et, « *de myrthes fleuris couronnant son poignard* », lave la mémoire des victimes dans le sang de leurs bourreaux.

Et tous, le poète, l'artiste, le philosophe, le citoyen, l'émancipateur, la vierge platonicienne, les héros de l'anarchie, rêvent d'un temps meilleur, d'une Cité plus humaine, où ne fument d'autres autels que ceux de la Clémence et de la Beauté.

Vous le voyez, Messieurs, les électeurs paisibles, les académiciens, les culottes de peau et les Jésuites, les maisons de tolérance et le Jockey-Club se coalisent avec grand raison pour donner la chasse à de tels malandrins.

*
* *

Cependant, les forfaits de l'Ennemi du peuple ne contribuent pas, seuls, à déchaîner contre lui l'animadversion publique. La haine de la supériorité, l'envie, qui est une forme de l'admiration mise à la portée des classes moyennes, la réprobation fomentée par le savant, qui, pareil à un Atilla du pot-au-feu, diminuera le bénéfice des commerçants notables et des personnes établies, n'aident pas médiocrement à exciter contre le fier Stockmann la fureur de ses compatriotes. Ajoutez aussi l'horreur de la différenciation, le goût de la platitude, l'aspiration vers la bêtise qui distingue, de nos jours, les classes dites éduquées. Le costume, la

pédagogie, les mœurs concourent à faire, des habitants d'une même ville, un seul homme aussi voisin que possible de l'automate, incapable même de régresser vers l'anthropoïde ancestral, sinon pour, dans les crises passionnelles, en évoquer le cynisme et la malpropreté.

L'homme supérieur, parmi ces agrégés — vous n'ignorez peut-être pas que *grex* en latin veut dire *troupeau* — semble, à bon droit, un monstre, un prodige encore plus redoutable qu'étonnant.

D'après le docteur Roujon, suivi par Lombroso, les délinquants seraient une tribu en marche parmi des peuples assis, parqués depuis longtemps dans leurs demeures, « *bétail raillé des Dieux* » pour parler comme Eschyle. De même et plus exactement encore, le Génie est un homme qui marche, à travers les culs-de-jatte et les ronds-de-cuir, un homme capable de s'affirmer à la face des neutres et des impuissants. Il les effarouche et les scandalise. L'anecdote est connue du père de François d'Assise, honnête drapier, reluisant aux fins de mois, digne émule de Me Jeausseaume et de M. Jourdain, qui fit condamner pour vol son fils, coupable de lui avoir dérobé une pièce d'étamine dont il avait habillé des malingreux. Cette opinion d'un négociant, intraitable mais juste, fut partagée, naguère, par M. Edmond

Scherer qui vilipendait François d'Assise, à cause que ce bienheureux ne se comportait pas d'après les règles d'une saine économie politique.

Mais le crime sans appel *le grief* irrémédiable du Génie dans sa passion active, quand il force le plus indolent à réagir contre le destin, à triompher des dieux adverses, le crime sans appel, c'est de contraindre la Matière gouvernable à vaincre la peur qu'elle a des autres hommes et de la divinité ; c'est de la forcer à construire elle-même, par un effort héroïque, son paradis et sa Tour d'Ivoire, et non par de lâches prières, non par cette résignation dégradante qu'imposent les dogmes religieux, les dogmes d'imposture et de mort.

Or, la Peur est, à la fois, une institution et un divertissement dans notre France chevaleresque. C'est elle que l'on retrouve au fond des ignominies contemporaines, créant une fortune à toutes sortes de gredins qui, sans elle, n'auraient d'autre logis que le dessous des ponts. Le plaisir frissonnant et délicieux d'avoir peur, comme ces veuves quadragénaires du couvent d'Ismaïl, à qui lord Byron fait demander *« si le viol ne va pas bientôt commencer »* ; le plaisir d'avoir peur des croquemitaines plus ou moins hideux, suffit à expliquer le tremblement chronique dont la France est agitée depuis un quart de siècle. Nulle cause objective, à cette frousse

nationale et patriotique. Les députés n'ont pas peur des collèges électoraux, ni des prétoriens, puisque tous les coups d'État ont été fait par des civils, depuis le 18 Brumaire et que les prétoriens s'aplatissent eux-mêmes devant les journalistes, la consigne et les gradés supérieurs. Les disciples de MM. Lemaître, Coppée et Déroulède sacrifient à la peur *en soi*, à la peur de vouloir, d'être des hommes et d'apprendre à penser. Une lâcheté folle prosterne les cœurs avilis, dans un gouffre de bassesse. La poltronnerie fait implacable. Aussi, la foule emboîte le pas derrière les plus sinistres meneurs, cannibales de la rue ou délateurs des papiers publics, bouchers antisémites ou saltimbanques nationalistes, empruntant leurs maximes à Drumont ou à Quesnay.

Sous l'influx de l'atroce Déité, la France donne aujourd'hui l'impression d'un manège fermé, d'un cirque, d'une ménagerie que les autres peuples regardent avec stupeur. Des fauves s'agitent : les victimes sans défense meurent étouffées sous des ongles sordides, cependant que l'assemblée demande à grands cris un dompteur, non pour résoudre les tigres et les hyènes mais pour achever les suppliciés.

Au siècle dernier la France était l'ennemie de l'Europe chrétienne et monarchique, portant comme

elle faisait, les torches de la liberté sociale et de libre-pensée; à présent, elle se tourne en reflux contre ceux qui la rappellent vers ses origines et demandent à son histoire d'avoir un sens. Elle rampe devant les incarnations les plus infâmes de l'autorité, s'abandonne au prêtre et au soldat, réalisant l'apophtegme de Kant « *que celui qui s'est fait ver doit s'attendre à être écrasé* ». Les Droits de l'Homme, doctrine de justice et de raison, servis, par le suffrage universel, gouvernement de bon plaisir et de caprice, donnent le spectacle néfaste d'une République sans foi républicaine, d'une République militaire et cléricale, d'un Parlement où siègent les derniers des misérables : faussaires, prévaricateurs et tenanciers des jeux, les mains souillées encore de la cervelle et du sang des suicidés.

Mais l'histoire du progrès humain n'est autre chose que la révision des procès intentés aux Ennemis du peuple. Socrate, que les Héliastes se lassaient de nourrir au Prytanée, est devenu, par sa mort, l'éducateur de la jeunesse, à travers les siècles. La couronne de violettes dont Alcibiade enguirlandait ses tempes au banquet d'Agathon, brille d'une jeunesse indéfectible. Et j'ai appris du chantre de la *Pharsale* qu'il ne faut pas craindre d'intenter une action qui, pour un châtiment d'un jour,

impartit à son auteur une louange immortelle. Quelles que soient l'incompréhension de la tourbe, la scélératesse des gouvernements, le Héros, seul, juge ses propres actes et définit la loi.

Stockmann, honni de ses compatriotes se réfugiera dans son orgueil, dans la paix consolante du devoir accompli.

Vainqueur des dieux, le Titan, du haut de son Caucase, annoncera leur fin, la lumière des hommes victorieuse des Ténèbres sacrées et de l'antique Nuit.

Et nous, à cette heure merveilleuse où la France étirant son suaire, tente, par les meilleurs de ses fils, un effort vers la Justice, la raison et la vérité, nous poursuivons aussi une révision sublime, qui rendra leur piédestal aux défenseurs de la miséricorde et de l'équité. A Zola proscrit, à Picquart prisonnier pour la défense du bon droit, de la liberté de penser et de la révolution, notre mère, nous rendrons quelque jour les honneurs qui leur sont dûs. Nous unirons dans une gloire pareille, l'écrivain superbe qui depuis trente ans a porté si haut la gloire des lettres françaises et le soldat irréprochable qui nous montre que, même sous l'uniforme militaire, peut battre un cœur d'honnête homme. Et leur triomphe sera le nôtre, à nous tous qui luttons, suivant l'exemple de Stockmann contre

l'infamie des « *majorités compactes* », rêvant, comme lui, de préparer à ceux qui viendront après nous des demeures salubres et de paisibles foyers.

BALLADE SOLNESS

BALLADE SOLNESS

POUR LE 78me ANNIVERSAIRE D'HENRICK IBSEN

DITE

Par Mademoiselle Cora LAPARCERIE, aux samedis populaires de l'Odéon, le 7 mai 1898, et, au Grand-Théâtre de Béziers, le 27 août 1899.

« *Solness. — Une tour! Que voulez-vous*
« *dire?*
« *Hilde Vangel. — Je pense à quelque*
« *chose qui s'élève... qui s'élève libre-*
« *ment dans les airs* »

HENRICK IBSEN (*Solness-le-Constructeur*).

Dans le cloaque aux herbes pestilentes,
Gonflé d'orgueil, de boue et de venin,
L'impur Dragon nage à travers les plantes.
Pour abriter le difforme et le nain,
La plaine grasse et plus d'un lieu bénin :
Caserne, bouge, hôpital ou chaumine.
Entrez, les gueux, en loques, en sarreaux,
Bétail humain dompté par la famine!
Pourtant voyez! Par les airs sidéraux,
Monte, en plein ciel, droite comme un héros,
La claire Tour qui sur les flots domine.

Une Princesse aux lèvres consolantes,
Rôdeurs blessés, y conduit par la main.
La voix se tait des foules insolentes
Près de la Dame au geste surhumain;
Venez goûter l'espoir du lendemain
A ses genoux : que vers elle chemine
Le peuple exempt des geôles, des barreaux.
Un souffle tiède éclot la balsamine
Et Floréal jase emmi les sureaux :
Car le soleil dore en tous ses vitraux
La claire Tour qui sur les flots domine.

Eldorados, Icarie ou Salentes,
Fuyons cet air opaque et saturnin!
Plus de mensonge ou de guerres sanglantes!
Carguons la voile et rompons le funin.
Là-bas, ainsi qu'à l'aube, un Apennin,
Du temple neuf la crête s'illumine.
Prêtres abjects, rois, soudards ou bourreaux,
Juges souillant de leur honte l'hermine
Et de la foudre attisant les carreaux,
Voici, loin des gredins et des marauds,
La claire Tour qui sur les flots domine.

ENVOI

Vienne ton jour, Déesse aux yeux si beaux,
Dans un matin vermeil de Salamine!

Frappe nos cœurs en allés en lambeaux.
Anarchie! ô porteuse de flambeaux!
Chasse la nuit, écrase la vermine
Et dresse au ciel, fut-ce avec nos tombeaux,
La claire Tour qui sur les flots domine!

NOTE

NOTE

Page 15. — *Et tous, le poète, l'artiste, etc...*

... L'instigateur de tant d'abominations, Canovas de Castillo, a payé la juste peine, la rétribution normale de ses crimes. Un martyr a purgé l'univers de ce bourreau. En montant sur l'échafaud dû à son acte héroïque, le justicier de Canovas, Angiolilo, prononça un mot sublime, une parole d'espoir et de suprême réconciliation : « *Germinal!* » Oui Germinal — le temps où verdoie, en plein soleil, la tige des moissons futures. Germinal, espoir des granges et des huchers, Germinal ouvrant les cités nouvelles aux hommes justes et heureux. Ce mot deux fois sacré par le trépas d'un martyr et par le chef-d'œuvre du héros qui, ce soir même, affrontait encore, à Versailles, la haine des pandours, des imbéciles et des mouchards conjurés, Germinal de Zola, Germinal d'Angiolilo brillera quelque jour sur les fronts d'une humanité pacifique! Mais pour amener les âges de douceur, pour mûrir comme un fruit de dilection la bonté des lendemains que de luttes, de haine et que de sang versé. Qu'importe! La guerre sainte pour la raison (exigea-t-elle de pareilles hécatombes!) remplacera la guerre infâme des monarques et des patries. Le fer du chirurgien, le feu dussent-ils amputer les hontes indélébiles du vieux monde et le soc retourner la glèbe réfractaire, vienne le soir de Germinal où, parmi les blés neufs, marcheront, libres de servitude, exempts de crainte et conscients de leurs droits, les peuples rénovés.

Que ce temps appelé soit le temps d'anarchie, je le veux. Un vocable ne saurait faire épouvantail, un mot n'enchaîne plus les volontés timides.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Anarchistes, nous le sommes, avec transport avec orgueil, si le nom d'anarchiste baptise ceux qui répudient également les horreurs espagnoles et les hontes françaises, qui couvrent d'un égal mépris les tourmenteurs de Montjuich et les geoliers de l'Ile du Diable. Anarchistes, nous le sommes si c'est faire acte d'anarchie que de haïr le prêtre infâme, le juge inique et le soldat ivre d'imbécilité. Oui, nous les exécrons ces lâches, ces empoisonneurs de l'intelligence et du travail humain. Nous englobons dans un dégoût pareil les Weyler, les Boisdeffre et les Mercier, les tonsurés et les pandours, les magistrats imposteurs et les faussaires de l'état-major. Anarchistes, nous le sommes : car nous voulons briser quiconque détient, sous le ciel, un lambeau d'autorité; car nous n'entendons pas qu'un autre homme ait jamais le pouvoir scélérat d'imposer son caprice à un homme; car nous rêvons d'anéantir, que ce soit par raison ou par violence, les religions du sabre et du Code aussi bien que les cultes de l'autel.

Ni Dieu ni maître, disait Blanqui. Telle apparaît la devise des temps meilleurs, du siècle d'amour, le mot que, pour se reconquérir à jamais, les hommes inscriront au faîte de leurs demeures, quand nos héritiers libres de tous les esclavages, de toutes les faiblesses et de toutes les douleurs sociales, auront enfin brisé leurs chaînes et revomi leurs Dieux.

(L'Idée Nouvelle, 27 mai 1898.)

Arcis-sur-Aube — Typ. Frémont.

07 01 75 [illegible]

05 DEC '84

DEC 0884

CE PT 8862
.T3 1900
COO TAILHADE, LA ENNEMI DU PE
ACC# 1285633

a39003 003278701b